

Séminaire Spong – 2017-18 – 2° séance – 18 octobre 2018

La résurrection, ch. 4-6

Animation : Marie-Noëlle Fabre et Loïc de Kerimel

Paul Bouvet et Noël Barré sont excusés

Document final

Table des matières :

p. 1	table des matières
p. 2	introduction (Marie-Noëlle)
p. 3-4	document préparatoire (Paul)
p. 5-7	document préparatoire sur les ch. 4-8 (Noël)
p.8-10	extraits du livre de Jean-Claude Guillebaud, <i>La foi qui reste, L'iconoclaste, 2017 : la foi du charbonnier</i> (proposés par Noël)
p. 11-13	document préparatoire (Loïc)
p. 14	recueil des questions et réflexions remontées des groupes
p. 15-16	interventions de Marie-Noëlle sur quelques-unes des questions
p. 17-18	interventions de Loïc sur quelques-unes des questions
p. 19	fiche préparatoire pour la 3° séance (Marie-Noëlle)

Introduction séance n°2 – Marie-Noëlle Fabre

Avant de commencer notre partage, je voudrais vous redire l'esprit dans lequel nous avons décidé de travailler ensemble le livre de Spong sur la résurrection. Il ne s'agit pas d'un travail d'intellectuels, même si cette lecture impose de travailler avec l'intelligence, mais aussi avec le cœur et à l'intérieur de ce qu'on appelle la foi. Il ne s'agit pas d'écouter les bonnes paroles de « soit-disant-sachant » mais d'accompagner une recherche que nous ferons ensemble, vous et nous, sur la signification de ce que nous appelons « Résurrection » et des signes qui l'accompagnent. Avec vous, nous sommes des chercheurs, avec vous nous partagerons nos doutes, nos compréhensions et nos balbutiements. Nous n'avons pas, et Spong n'a pas, la Vérité, mais il nous propose une autre lecture de la résurrection à l'aide de l'hypothèse qu'il avance : les évangiles sont des récits midrashiques et de les étudier comme tels peut nous permettre de comprendre comment ces témoins que sont les évangélistes ont témoigné, à la lumière de Pâques, de ce qu'ils avaient compris de leur compagnonnage avec Jésus. Spong nous propose une manière de comprendre de voir et ressentir les choses que nous sommes libres ou non d'accepter. Essayons, je crois que le jeu en vaut la chandelle.

Il ne s'agit en aucun cas de dénigrer ce qu'on appelle la foi populaire : nous avons tous fait l'expérience de rencontrer des personnes peu instruites, mais à qui l'expérience humaine, celle de la vie, a donné l'accès à une foi profonde. Mieux encore, ils sont capables de dire leur foi en termes simples et comme le dit François ont une expérience singulière de l'évangile que nous avons besoin d'écouter.

Mais comme le dit J.C..Guillebaud « toute croyance pour s'imposer et pour durer doit marcher sur ses 2 jambes. L'arrogance des uns ne doit pas répondre au sentiment d'infériorité vécu par les autres. La pratique populaire (la praxis) est aussi nécessaire que la réflexion des intellectuels. Si l'une est coupée de l'autre, elles sont toutes deux dans l'incomplétude. Certes, la foi est bien plus que la croyance mais, sur ce point, elle obéit aux mêmes règles ».

LA RESURRECTION – Spong

Sur les chapitres 4-5-6 – Quelques éléments à retenir d'après les textes bibliques.

+ *Le bouleversement des disciples*

Ce qui est certain : la foi en la Résurrection a transformé en profondeur les premiers disciples et accéléré leur ouverture au delà du monde juif qui les a vus naître.

Le fait est là : il s'est produit dans la vie des disciples de Jésus une rupture brutale... leur vie a connu un avant et un après sans autre lien que la personne de Jésus.

+ *Tenir compte du langage et de la culture de l'époque*

Tout langage, tout discours est relatif à une époque, à une culture, à une vision du monde.

Si de nos jours nombreux sont ceux qui éprouvent des difficultés dans leur lecture des récits évangéliques, c'est en grande partie parce qu'ils n'ont pas encore franchi l'étape des genres littéraires.

Au temps de Jésus, les juifs dans leur ensemble croyaient qu'au dernier jour les morts ressusciteraient. On peut voir une affirmation explicite d'une foi en la vie après la mort en Daniel 12,1-2. cf aussi 2 Maccabées.7

Les écrits de Paul sur la résurrection utilisent les images et les symboles de la littérature apocalyptique. Pour les premiers chrétiens les derniers temps annoncés comme imminents par la tradition apocalyptique sont arrivés dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Le fait annoncé pour la fin des temps a eu lieu dans le cours du temps.

1 Cor 15 : Paul expose le plus longuement le mystère de la résurrection en trois temps : le fait de la résurrection (transmis – reçu), opposition aux adversaires de la résurrection des morts et il tente d'expliquer comment se déroulera la résurrection des humains.

1 Cor 15,4 : « le 3^{ème} jour selon les Ecritures » : le Midrash Rabba dans un commentaire de Genèse 22,4 dit : « au 3^{ème} jour il nous fera revivre ». Un Targum d'Osée 6,1-2 : « au 3^{ème} jour il nous aura relevés ».

En Cor et en Thess Paul dit que Jésus « s'est montré », « s'est relevé - ou éveillé ».

En Cor les témoins sont dans un ordre hiérarchique : Pierre, les Douze, les 500 frères... et « moi l'avorton ».

L'Eglise n'a jamais cédé à la tentation de réduire les témoignages évangéliques à une seule tradition. Il faut retenir tous les discours sur la résurrection dans leur multiplicité et leurs divergences.

+ *L'acte de résurrection*

En aucun des récits canoniques on ne trouve mentionné de témoin de Jésus ressuscitant.

+ *Le Ressuscité = une révélation*

Tout ce qui est historique est « vrai », mais tout ce qui est « vrai » n'est pas nécessairement historique. La résurrection de Jésus est avant tout un événement de révélation.

La méthode historique peut établir l'existence et la mort de Jésus de Nazareth mais Jésus ressuscité y échappe.

La résurrection du Christ appartient au domaine du « réel » de la foi, non à celui des compétences de l'histoire. Les témoins ne nous rapportent pas comment Jésus est ressuscité ; ils confessent « qu'il est ressuscité. Seule la foi peut dire : « Christ est ressuscité ».

Galates 1,16 : « Dieu a jugé bon de révéler en moi son Fils ». L'initiative ne dépend pas de Paul. 1 Thes 1,10 : « ...son Fils qu'il a ressuscité des morts » : personne n'a été témoin du mystère qui s'est déroulé entre le père et le Fils.

Les disciples ne pensent pas qu'ils sont à l'origine des apparitions. L'initiative est toujours attribuée au Ressuscité. Les disciples sont invités à identifier le ressuscité avec Jésus de Nazareth.

Dans le récit d'Emmaüs Luc insiste sur le fait que la difficulté à reconnaître Jésus provient non de son apparence inattendue mais du cœur des disciples « lents à croire ».

Dans tous les récits d'apparitions Jésus n'est pas reconnu au premier abord ; il faut un geste de lui et un mouvement de foi et d'amour de la part des disciples pour qu'il soit reconnu.

+ *Le tombeau vide*

Pour la Bible l'homme est UN. L'opposition corps – âme ne vient pas de la Bible mais de la Grèce. Dans l'ambiance du judaïsme du 1^{er} siècle il fallait que le tombeau soit vide. L'on n'aurait jamais pu accrédi-ter l'affirmation de la résurrection de Jésus si le cadavre était resté dans le tombeau.

Il n'y a aucune mention du tombeau vide en dehors des Evangiles. Le Credo ne dit pas que le tombeau vide soit un objet de foi. Il n'est pas une preuve de la résurrection.

+ *Croix et Résurrection*

Paul ne sépare jamais l'évangile de la résurrection de celui de la croix. Pour lui ce sont les deux faces d'un seul et même événement et mystère de salut.

Jésus est réellement mort, mort « pour nos péchés » ; la résurrection est victoire sur la mort et victoire sur le péché, réconciliation de l'homme avec Dieu.

Croire au Christ ressuscité c'est emprunter à la suite de Jésus le chemin de l'amour.

N.B. On ne parle pas de la même réalité en parlant de résurrection de Lazare et de Jésus. Et il ne s'agit pas de miracle.

Seul un apocryphe ose faire des gardes romains les témoins de Jésus en train de sortir du tombeau (X.L. Dufour p.341).

Noël Barré – Paul et les 4 évangélistes

25 ou 30 ans après la Crucifixion

Paul Epître aux Galates

Et 1 cor 15.3-8.

10 ou 15 ans plus tard :

Evangile de Marc

10 ans plus tard; vers 85 :

Evangile de Matthieu

20 ans après Matthieu

Evangile de Luc

Jésus a été crucifié, mais Dieu l'a ressuscité

Pour Paul, Jésus a été ressuscité par Dieu. Il n'est pas ressuscité. (1 cor 15.3-8)

Pour Paul, Dieu a relevé Jésus de la mort pour le faire entrer dans la présence divine, le faisant passer du tombeau à sa droite.

Cette formule fut remplacée par

Jésus est ressuscité : (i.e. il s'est ressuscité lui-même). Comment expliquer cette évolution ? Et quelle portée ?

Marc a fait deux ajouts importants à la tradition. L'un était l'image du tombeau vide, situé à Jérusalem. L'autre, était la suggestion que le pouvoir de ressusciter résidait en Jésus lui-même. « Il a été ressuscité » est devenu « il est ressuscité ». (voir les remarques de L. de Kerimel à ce sujet)

Comme les années passaient et que la Nouvelle Jérusalem ne descendait pas du ciel, on commença à poser des questions, non seulement sur ce report, mais aussi sur la vie de Jésus. : qui était Jésus ? d'où venait son pouvoir ? pourquoi avait-il été crucifié ? et sur quoi reposait l'affirmation que Dieu l'avait ressuscité d'entre les morts ? Il est juste de dire que la rédaction des évangiles s'est développée en réponse directe au besoin d'aborder ces problèmes.

Marc faisait dire au messager : « Il est ressuscité, il n'est pas ici ».

Matthieu retourne le message : « Il n'est pas ici, car il est ressuscité ». c'est un changement subtil mais pourtant profond. Les influences littéralisantes avaient fait leur chemin. L'action était maintenant pleinement passée de Dieu à Jésus. Ce qui s'était produit dans l'expérience de pâques, ce n'était plus une révélation de l'avenir eschatologique de Dieu, que la puissance de Dieu aurait accomplie en ressuscitant Jésus dans la présence divine. C'était maintenant une action que Jésus avait accomplie pour réaliser ce qu'il avait prédit de lui-même.

La tradition tardive de Jérusalem avait désormais reçu valeur littérale. L'action était passée de Dieu à Jésus. Le tombeau vide était devenu la preuve de la véracité de la résurrection, au sujet de laquelle Juifs et chrétiens échangeaient des insultes acérées pour ou contre telle ou telle façon de comprendre Pâques, ce moment où est née la foi

chrétienne. Le récit s'était écarté bien loin de la proclamation extatique de Pâques. Maintenant, même les détails narratifs tardifs se trouvaient pris dans une dynamique d'argumentation, d'attaque et de défense.

Nous voyons le récit pascal effectuer des bonds quantitatifs chez Matthieu. Le Jésus exalté, régnant dans l'avenir éternel de Dieu, apparaissant de cet avenir à certains témoins comme les prémices du royaume de Dieu, était désormais un être historique semi-physique qui pouvait parler aux femmes qui se prosternaient devant lui et lui saisissaient les pieds. Le récit pascal était en train de changer de contenu, devenant plus vivant, plus concret et plus miraculeux. Cela ne pouvait poser de problème à l'époque.

D'après Schillebeeckx, **Luc** a emprunté l'image de « l'homme divin » (des mythologies païennes) pour l'appliquer à Jésus. (*dans un contexte d'ouverture aux Gentils*) Pour appuyer cette image, Luc a dû remanier la tradition relative à la résurrection..

Luc introduit un de ses thèmes théologiques favoris : celui de **la nécessité divine**. Le Fils de l'homme « devait » être livré, dit l'ange.

Conception théologique de Luc : la vie de Jésus est l'accomplissement des Écritures, la réalisation d'une sorte de nécessité qui était écrite dans le plan éternel de Dieu.

Est-ce que cela l'amène à déterminer les diverses étapes de l'événement pascal ?

Sur le chemin d'Emmaüs

Récit qui met en valeur d'une manière inhabituelle le caractère physique de la résurrection. Il met en œuvre le modèle d'une résurrection de type « ravisement » ou de « l'homme divin » que Luc avait adopté.

Luc décrit le Christ lui-même comme celui qui ouvrait les Écritures de façon à ce [qu'elles soient toutes perçues comme orientées] vers Jésus le crucifié et le ressuscité.

Cette tradition midrashique s'accordait avec le sentiment de Luc de la nécessité divine dans les événements qui avaient conduit au calvaire.

En arrière-fond au récit de Luc, il y a la division qu'il fait de l'exaltation de Jésus, en deux mouvements, séparés dans le temps.

-d'abord sa résurrection du tombeau.

- Bien après son ascension dans le ciel.

Entre ces deux mouvements, Luc intercale les apparitions qui sont toutes calquées sur le modèle de l'homme divin ou du ravisement.

En scindant le moment pascal en deux actions séparées, Luc a aussi changé pour toujours le langage de la résurrection. L'action qui a ramené Jésus du tombeau à la vie lui est maintenant attribuée à lui en personne, et pas à Dieu.

Matthieu avait fait promettre au Christ ressuscité qu'il serait toujours avec eux. Luc a conçu cette présence éternelle de Jésus comme étant celle de l'Esprit Saint, dont, à cette époque, il avait commencé à faire une entité distincte de l'esprit de Jésus. Cet Esprit se répandrait sur eux plus tard, au cours d'un autre épisode que nous avons appelé la

Pentecôte. Il fallait que Luc retire cette présence physique du Jésus ressuscité, qu'il avait lui-même créée dans une large mesure,

Jean

contrairement à Luc, refuse de séparer la résurrection de la descente de l'Esprit Saint sur les apôtres. Le Christ ressuscité a soufflé sur les disciples lors de sa première apparition de ressuscité le jour de Pâques, dit l'écrivain, et ils reçurent l'Esprit Saint (Jn 20.22).

La plupart des exégètes s'accordent à dire que les strates les plus anciennes de la tradition néotestamentaire n'ont jamais désigné Jésus comme Dieu. Effectivement, dans la tradition primitive, Dieu était la source de l'action et Jésus était celui sur lequel s'exerçait l'action.

Jean a introduit dans son prologue l'identité entre le Père et le Fils. Tout au long de son texte, il déclare avec insistance en utilisant le nom sacré de Dieu, « Je suis », révélé à Moïse dans le buisson ardent, comme la façon dont Jésus parlait de lui-même. Je suis la résurrection, 'Je suis le pain de vie, Je suis la porte, Je suis le vin, et « quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que je suis¹. » Ce ne sont que quelques-unes de ces affirmations.

¹ (Jn 8.2S) 'iraducti,on due à Raymond Brown, The Gospel According to John,Garden City (New York), Doubleday, 1966,1910'

Je portais peu d'intérêt à la foi du charbonnier que je considérais avec une pointe de compassion. Dix ans après, je ne réfléchis plus du tout de la même façon. Ma foi a besoin à la fois de l'esprit d'enfance et de la réflexion (l'exégèse) qui fut pendant des siècles un privilège clérical. À mes yeux, il s'agit de réunir le peuple des croyants et les « intellectuels » chrétiens ou pas, qui soumettent le message à l'examen critique. Cette configuration dualiste vaut d'ailleurs pour toutes les formes de croyance. Le peuple de gauche des années 1960 n'avait pas forcément étudié les œuvres complètes de Marx et d'Engels. Celui d'aujourd'hui ne connaît pas grand-chose aux grandes théories keynésiennes. En revanche, un pauvre, sans culture académique, est mieux placé que quiconque pour ressentir l'injustice, l'inégalité, le mépris.

Toute croyance pour s'imposer et pour durer doit marcher sur ses deux jambes. L'arrogance des uns ne doit pas répondre au sentiment d'infériorité vécu par les autres. La pratique populaire (on disait jadis la praxis) est aussi nécessaire que la réflexion des intellectuels. Si l'une est coupée de l'autre, elles sont toutes deux dans l'incomplétude. Certes, la foi est bien plus qu'une croyance mais, sur ce point, elle obéit aux mêmes règles. C'est en conjuguant ces deux approches qu'elle peut espérer regagner pacifiquement ce que le philosophe italien Antonio Gramsci (1891-1937) appelait une « hégémonie culturelle » laquelle est en amont de la politique.

[...] J'ai fait dans la « Belle Province » la connaissance d'un homme et d'une œuvre uniques. L'homme, c'est Benoît Lacroix, un dominicain disparu le 2 mars 2016 à l'âge de cent ans.

[Benoît Lacroix] était un condensé exceptionnel d'érudition théologique et de parfaite connaissance de la foi du charbonnier, connaissance assortie d'un grand respect. Cette foi était celle de ses parents, cultivateurs à Saint-Michel-de-Bellechasse, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à proximité de l'île d'Orléans.

Toute sa vie il travailla à conserver vivant l'héritage de cette religion populaire, avec ses richesses, ses faiblesses, mais aussi son humour et sa confiance.

Les parents de Benoît Lacroix, Caius le père et Rosa-Anna Blais sa mère, vivaient encore leur foi comme leurs ancêtres deux ou trois siècles plus tôt. La mère était modestement fidèle à une « foi d'héritage », la religion du père était plus « jaseuse et raisonneuse ».

« Mon père, écrit Lacroix, croyait fermement en Dieu, à la Vierge de Lourdes, au Diable, aux âmes du Purgatoire, aux feux follets et beaucoup à son bon ange. "Mais, disait-il, j'ai comme des bouts de doute sur saint Joseph. Faut-il que j'm'en confesse ?" Il avouait parfois "J'suis pas très dévotionneux".

Les pages de Lacroix sont parsemées de saillies du même jus. À elles seules, elles suggèrent une religion à la fois obéissante et bravache. Quelques semaines avant sa mort (en 1967), le père s'adressait à son fils avec une gouaille tenace. « D'abord, mon garçon, le Bon Dieu est sûrement plus intelligent que toi ». Ou encore, à propos de Pie XI : « Le Pape là-bas, il doit connaître son affaire », Quant au diable, s'il croyait à son existence, il en minimisait le danger : « Le Diable ? Aie pas peur : c'est un pisseux ». Quant à la mort, Caius le père l'avait vu s'approcher de lui pendant les vingt années de son veuvage. Pour s'y préparer, il allait régulièrement au cimetière rendre visite à ses amis défunts. « Quand le Bon Dieu voudra de moi, je m'en viendrai icitte », disait-il. L'imminence annoncée de sa propre mort lui inspira ce sage commentaire : « l'autre bord, là, on verra ben ! »

Ces paroles du père, Benoît Lacroix les a restituées avec minutie, en s'aidant d'enregistrements au magnétophone. Spécialiste des religions populaires, il connaît l'importance des mots.

« Les croyants de la religion populaire ont parlé et parlent encore plus qu'ils ne lisent et n'écrivent ». Leur Dieu, ils le montrent du doigt en pointant l'index vers le haut, mais leurs mots

signifient qu'ils le croient partout en même temps, en bas aussi bien qu'au paradis.»¹ Cet extraordinaire florilège d'expressions, de boutades et de plaisanteries arrachées à l'oubli justifie qu'on ait pu parler de « joyaux » à propos de ses deux livres.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté d'un travail de copiste. Il a voulu élaborer un jugement (il parle de « réflexion pastorale ») sur la nature de cette foi paysanne. Illustre-t-elle la joie aurorale et l'« esprit d'enfance » cité plus haut ? Bien sûr que oui, mais pas seulement.

Sur quelques dizaines de pages, savantes celles-là, il examine les bons côtés de la médaille, puis son revers. Dans les bons côtés, il faut ranger le caractère global, authentique et sans faille d'une telle foi populaire. Elle est robuste et joyeuse. Caius son père est convaincu que c'est un don reçu d'En Haut, et passé par la médiation des ancêtres. Cette foi s'est donc incorporée à lui dès l'enfance. Il en est devenu le gardien cabochard, de la même façon qu'il veille sur sa terre, reçue de son père.

Et puis, observe Benoît Lacroix, « le temps forcément rythmé de la vie rurale, la dépendance des saisons, [...] les beaux et les méchants temps qui s'imposent, et l'attente parfois désespérée du printemps font de lui un croyant déjà soumis ». Rappelons qu'à Saint-Michel-de-Bellechasse toute la paroisse est pratiquante, de la même manière, avec les mêmes mots et les mêmes rites collectifs ». La beauté du pays fortifie encore la confiance de Caius. L'hiver, il n'y a rien de plus beau à voir qu'un champ d'étoiles en bordure des Laurentides, et « rien n'est plus majestueux en été que sa belle avoine penchée au ras des pagées² »

Tout comme cette foi villageoise est partagée et pratiquée ensemble, l'espérance s'éprouve et se vit en commun, ce qui efface la crainte de la mort. « Dieu, dit encore Caius, nous a donné une vie, un pays, une famille et une si belle terre ! C'est sûrement pour que ça serve aussi de l'autre bord. » Benoît Lacroix nous aide à comprendre une réalité de l'époque dont nous avons oublié l'existence : l'interdépendance de chacun et de tous. Pour être heureux, il faut être ensemble. Faire sa vie pour son salut personnel ne vient pas à l'esprit de Caius.

On naît avec les autres, on vit pour les autres, on se retrouvera avec les autres. Dans son parler, Caius exprime sa foi en ces retrouvailles futures. « Ou même qu'il en manquerait un de ma famille au Paradis... ça ne se peut pas. Le Bon Dieu est quand même poli... Pis qu'y a de la place pour tout son monde En Haut. » Mais comment se parlera-t-on, demande Benoît Lacroix pour taquiner son père. La réponse n'est pas moins savoureuse que le reste : « On causera peut-être un peu latin, comme à la messe, c'est la langue du Bon Dieu... Mais tout le monde se comprendra. Et toi, qu'est-ce que t'en penses ? Parle ! j'tai pas fait instruire pour rien. »

On peut juger simpliste cette spiritualité, mais elle est véridique et vécue. Cela n'empêche pas le dominicain érudit Benoît Lacroix d'examiner l'envers de la médaille, et les faiblesses de cette foi paysanne. Il le fait sans complaisance.

Il rappelle d'abord que cette foi catholique transplantée de l'Europe aura aussi servi à justifier la conquête française en Amérique du Nord. Ainsi instrumentalisée, elle sera d'autant plus identitaire, que les paysans du Canada français, après avoir hérité d'une religion du Moyen Âge, seront coupés de leur mère patrie, la France, dès 1760 (conquête du Canada par la Grande-Bretagne).

Le catholicisme des Canadiens français se trouvera donc acculé à une position de repli, barricadé dans un conservatisme obstiné. Leur foi sera dans l'incapacité « historique » de s'engager dans un processus critique normal. Elle finira par ressembler à cet « entêtement sacré, du premier occupant qui ne veut rien céder de son héritage ».

Benoît Lacroix n'hésite pas à ironiser sur les limites de cette « théologie paysanne », très sommaire, comme placée dans le formol pendant deux siècles. L'absence d'esprit critique risque à

¹ Benoît Lacroix, *La Religion de mon père*, op. cit., p.33.

² En parler québécois, la pagée désigne l'intervalle entre deux piquets de clôture.

la longue de desservir, voire de détruire, la foi qu'on entendait protéger. Faute d'un savoir et d'une culture critique, elle risque de dériver vers la superstition et des formes magiques. « Les réponses de mon père à ce propos sont peut-être ingénues, mais elles voilent une véritable timidité sur le contenu de sa croyance. Ses petits-enfants détecteront vite les faiblesses de cet héritage pourtant noble et chaleureux. » Quant à la croyance inébranlable en tout ce que dit le curé, elle produira in fine ce cléricalisme à la fois protecteur et pesant dont les Québécois se libéreront brusquement en 1960. L'esprit d'enfance, ce n'est pas l'esprit enfantin..

Spong – 2° séance – 18 octobre 2017

(Marie-Noëlle et Loïc – Noël et Paul absents)

Relecture des ch. 4-6 sur la base du canevas de Paul Bouvet (Loïc de Kerimel)

ch. 4 : le témoignage de Paul.

(En italique gras les indications de Paul B. dans la fiche préparatoire)

- **A quelle date Paul écrit-il ?** Paul écrit 1 Cor au printemps de l'an 56 (TOB). Il a séjourné à Corinthe en 51-52. Nous sommes donc seulement une vingtaine d'année après la mort de Jésus (en l'an 30, selon Meier). Ce texte (avec 1 Th) est l'un des tout premiers écrits chrétiens. Le premier évangile (Mc) n'a été écrit au plus tôt que quinze ans après. On gagne à laisser de côté pour l'instant le filtre que les évangiles ont imposé (sans parler de l'amalgame fait entre les différents récits) et à travers lequel on a l'habitude de voir et de lire la résurrection.
- **Comment Paul s'exprime-t-il sur la résurrection ?** 1 Cor 9,1 : « J'ai vu le Seigneur (*heôraka*). » En même temps, ce qu'il sait du Seigneur, il l'a reçu de la tradition : cf. 11,23s sur le dernier repas et 15,3s sur mort et résurrection (avec chaque fois les mêmes expressions : « J'ai reçu ce que je vous ai transmis »). Sur les détails de la biographie de Jésus, Paul ne dit rien, seulement (Gal 4,4) : « Jésus, né d'une femme. » Sur mort et résurrection (15,3-8) : deux affirmations, à la forme kérygmatisée très précoce (Smith, *Nouvelle visite au tombeau vide*, Cerf, 2013, p. 30-33). « Mort pour nos péchés selon les Écritures et enseveli / ressuscité le troisième jour selon les Écritures et apparu à Képhas, etc. »
- « Mort pour nos péchés » : tradition sacrificielle qui aura l'ampleur et la prégnance que l'on sait.
- « Enseveli » : condition commune (aucune référence de Paul à ce que disent les évangiles à ce sujet). Davantage : Paul semble tout ignorer de la tradition du tombeau vide.
- « Selon les Écritures » : Spong reprend son hypothèse du contexte midrashique. « Fouiller les Écritures pour chercher à comprendre mort-résurrection » (65). Cf. les Ps, en particulier 16, 110 et 118.
- « Le troisième jour » : Smith cite Osée 6,2 : « Après deux jours, il nous fera revivre, le troisième jour nous serons ressuscités et nous vivrons en sa présence. »
- « Il est ressuscité » : litt. « il a été ressuscité » (gc *eğerthè* de *egeirô* : se lever, se réveiller), forme passive toujours employée par Paul, indiquant que c'est Dieu qui ressuscite Jésus et non pas Jésus qui se ressuscite lui-même. D'où l'équivoque de la formulation de Spong : « Jésus est ressuscité par Dieu. Il n'est pas ressuscité » (65).
- Il n'y a pas de résurrection physique de Jésus, pour Paul. Dieu a relevé Jésus de la mort pour le faire entrer dans la présence divine et ainsi le justifier comme fils de Dieu (Smith parle d' « assomption » ≠ pas d'ascension pour Paul). Le corps de résurrection est un « corps spirituel » (cf. traduction littérale du grec : *pneumatikon* = corps régi par l'Esprit # corps régi par soi-même – *psychikon*) (1 Cor 15 — rapprochement possible avec Gal 3,28 : « ni mâle et femelle » ?), car « la chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu ». Du coup pas de tombeau vide (Smith dit : « Certains soutiennent que le tombeau vide a été inventé soit par Marc, soit par les premiers chrétiens », en opposition à la vision « spirituelle », développée par Paul – p. 58).
- **A qui Jésus se montre-t-il ?** Les apparitions : primauté de Képhas. Ensuite les Douze. Ensuite les cinq cents, sans que l'on retrouve ailleurs la moindre trace de ce que cela peut vouloir dire (hypothèse de la Pentecôte, mais peu probable : apparition du Christ ≠ don de l'Esprit). Puis Jacques, puis les apôtres, puis l'avorton. Noter l'oubli ou l'omission ou l'ignorance des apparitions aux femmes (problème d'autorité ?)
- L'intention de Paul est de se situer dans la tradition de l'authenticité et de l'autorisation à se réclamer de la suite de Jésus et à remplir la mission auprès des païens à ce titre.

- Smith : les apparitions ne constituent pas des preuves de la résurrection (il y a des apparitions de personnages dont on ne doute pas qu'ils sont définitivement morts), la résurrection est seulement pour Paul la condition nécessaire pour que Jésus « se laisse voir » et que se manifeste le sens qui se joue là, c'est-à-dire la dimension eschatologique : justification de Jésus et de tous ceux qui sont morts sans être justifiés.
- **Dieu lui a révélé son fils.** « Il a jugé bon de révéler en moi son Fils » (Gal 1,15-16). **Erreur de Spong** qui croit lire « *ophthè* » (69) à cet endroit-là, comme dans 1 Cor 15 (« il s'est laissé voir » : « il est apparu » – un passif comme « *ègerthè* » qui là encore indique une action divine > l'action de celui qui voit – ce que rend bien Luc dans Ac lorsqu'il parle de l'apparition à Paul) alors que le verbe utilisé est « *apokalupsai* » (cf. le mot apocalypse = révélation). Il y a toute une tradition d'Écriture qui utilise ce vocabulaire de l'épiphanie.
- Là encore le filtre des évangiles joue tellement fort que nous oublions de nous arrêter à Paul et à ce qu'implique le vocabulaire et les figures qu'il utilise – en ignorant toute la tradition du tombeau vide (de toute façon beaucoup moins ancienne).

ch. 5 : Marc, le kérygme est relié au tombeau

- **Premier évangile, brièveté du récit pascal.** De Paul à Marc : développement de la tradition par ajout et accumulation de détails (hypothèse d'une base liturgique, pour laquelle Smith ne trouve cependant aucun fondement – p. 179). Mais brièveté du récit pascal, si l'on se cantonne, comme l'exégèse le conseille, à 16,1-8, la suite ayant été insérée bien après. Si Paul se désintéresse de la biographie de Jésus, c'est en raison de ce qu'il croit être l'imminence de la Parousie, alors que les évangiles se sentent obligés de réfléchir à son retard. Le kérygme pascal est constitué : sur cette base, Marc est le premier à construire une « vue de Pâques ». Elle est très brève et, là encore, il ne faut pas la lire avec le filtre des évangiles ultérieurs.
- **Aucune mention chez Mc de la croyance des apôtres en la résurrection.** Les femmes vont bien au tombeau, mais elles fuient et ne croient pas : elles ont peur.
- Un jeune homme en robe blanche (robe blanche : habitant du Royaume ou agent de la liturgie). Y a-t-il un rapport avec le jeune homme du ch. 14 ? Cf. Smith note 2, p. 181.
- **On leur dit que Jésus était ressuscité mais il n'était pas là.** Ce qui est frappant chez Mc, c'est l'absence du ressuscité. Après sa mort, Jésus n'a plus été vu par des yeux humains. On dit seulement aux femmes qu'il faudra aller en Galilée pour le voir (mais les femmes n'obéissent pas). Le tombeau vide et la première proclamation de la résurrection n'inspirent pas la foi (77).
- **Erreur de Spong p. 77 :** « Suggestion [de Mc] que le pouvoir de ressusciter résidait en Jésus lui-même. "Il a été ressuscité" devient "il est ressuscité". » Le mot employé (*ègerthè*) est sans équivoque un passif. Cf. la note de la TOB en 16,6 : « ce passif exprime un acte de la puissance divine. » Il n'y a, apparemment qu'en Mc 10,34, que le verbe (*anisthèmi*) est à l'actif (*anastèsetai* = il – le Fils de l'Homme – se relèvera).
- Outre la tradition liturgique (78-79 : soutenue par Schillebeeckx), on note deux ajouts de Mc : les paroles du messenger disant qu'il faut aller en Galilée et la peur des femmes. Jonction de la tradition Jérusalem (des choses commencent à se jouer au tombeau) avec la tradition Galilée. Et la peur des femmes est une façon de dédouaner les disciples.
- Smith : Mc ne tient pas compte de la tradition des apparitions et privilégie l'hypothèse assumption (en référence à Hénoch, Elie, Moïse : cf. la transfiguration et l'épiphanie caractéristique) et donc la disparition de Jésus avant son retour comme Fils de l'Homme. Les disciples ont donc à s'accommoder d'un temps intermédiaire (l'époux a été enlevé) où ils auront à affronter d'importantes épreuves. En même temps Mc subvertit la théologie impériale : l'empereur est déclaré fils de Dieu. Ici, le fils de Dieu est le crucifié, condamné à mort par les sujets de l'empereur.

ch. 5 : Matthieu, la polémique fait son entrée dans la tradition

- **Mt modifie Mc. Chrétien juif il connaît la tradition du midrash.** Contexte (années 80) de vive polémique après la destruction de Jérusalem : séparation de plus en plus prononcée entre les juifs « orthodoxes » et les judéo-chrétiens. Mt est issu des milieux judéo-chrétiens et le contexte dans lequel il effectue son travail est déterminant pour comprendre les modifications qu'il apporte à Mc : la polémique judéo-chrétienne d'une part et sa connaissance du midrash d'autre part. Par exemple oubli ou ignorance de la strate liturgique possiblement présente chez Mc : d'où l'importance pour Mt du tombeau vide comme manifestation de la résurrection (symbolisme pour Mc, réalisme pour Mt). D'autant que la finale de Mc (frayeur des femmes qui ne disent rien à personne) peut être utilisée par les adversaires du mouvement de Jésus.
- **Mt connaît Jos 10 et Dn 6 et 10.** Midrash possible : Jos 10, les rois de la grotte de Maqqéda, la grosse pierre et la garde, ainsi que Dn 6 et 10, Daniel dans la fosse au lion fermée par une pierre, ainsi que Daniel visité par un ange vêtu de lin venant le reconforter en paralysant les gardes qui le surveillent.
- **Le « jeune homme » de Mc devient un ange du Seigneur,** sa venue étant accompagnée de manifestations caractéristiques de l'intrusion du divin dans le monde humain (l'évangile de Pierre, milieu du II^e mais possiblement très précoce, décrit Jésus en train de ressusciter cad sortant du tombeau, cf. Smith p. 238 et 241-242). En même temps Mt assoit sa chronique en opposition au complot des Pharisiens et des grands-prêtres (la garde au tombeau – bien qu'elle soit mobilisée étrangement un jour de shabbat) pour éviter que le mouvement de Jésus ne mette en scène une résurrection de leur leader. Après le tombeau vide, les autorités juives montent le scénario de l'imposture.
- **L'attitude des femmes en Mt est en contradiction avec Mc.** Mt modifie aussi ce que Mc dit des femmes : « Il n'est pas ici car il est ressuscité (*ègeirhè* : passif) ». En 27,63, le verbe *egeirô* est employé au moyen : *egeiromai* (proche de la forme réfléchie en français – comme si c'était une action de Jésus lui-même et non plus de Dieu l'élevant à sa droite) – mais la phrase est placée ici dans la bouche des Pharisiens et des grands-prêtres (alors que dans les annonces faites par Jésus lui-même, le verbe est au passif : 16,21, 17,23 et 20,19). **Ce que dit Spong (85 – cf. à propos de Mc p. 77) n'est pas tout à fait juste** : il ne fait pas assez précisément la distinction entre actif, moyen et passif, ni dans la bouche de qui la phrase est placée.
- La frayeur des femmes est transformée en « crainte et grande joie » (28,8) et elles ne désobéissent plus à la recommandation de l'ange-jeune homme.
- **L'ange message s'est fondu en Jésus lui-même.** Jésus lui-même prend ensuite la place de l'ange en apparaissant aux femmes (Jérusalem > Galilée) et il leur annonce lui-même qu'elles doivent se rendre en Galilée.
- Mt 28 (cf. Dn 12) : apparition aux disciples, envoi en mission, recommandation de baptiser. Formule : « Je suis avec vous » (cf. Ex 3,14).
- **Comment des gens en sont venus à croire qu'un homme crucifié avait vaincu la mort ?** Le récit pascal a changé de contenu : plus vivant, plus concret, plus miraculeux. Mais l'essentiel n'est pas dans les détails « légendés » mais dans l'énigme : « Que s'est-il réellement passé pour transformer des hommes et des femmes désespérés en témoins courageux qui croyaient que Jésus était vivant et qu'ils avaient vu le Seigneur ? » (cf. p. 46 : « Grâce à la puissance de cette expérience, des lâches sont devenus des héros. »)

Synthèse des questions et propositions remontées des groupes
(sur la base du canevas proposé par Paul Bouvet)

Paul

- Réactions nombreuses sur la présence chez Paul de la dimension sacrificielle (Christ est mort pour nos péchés) et la dérive que Spong qualifie de « sadomasochiste » (p. 64) dans le christianisme ultérieur. Pour beaucoup ce discours et les représentations qu'il véhicule (un Dieu à satisfaire par le sacrifice d'une victime) sont devenus insupportables et, en tout cas, incompatibles avec celui que Jésus présente comme son père (cf. ce que Pagola dit à ce sujet).
- Découverte de l'importance de lire Paul avant les évangiles, du poids de la chronologie dans la constitution progressive du discours sur Pâques. Que pour Paul, la biographie de Jésus importe peu, que le tombeau vide ne joue aucun rôle, que sa résurrection n'implique pas la présence d'un corps physique, cela est pour beaucoup une nouveauté. Du coup est posée la question de la transmission : comment faire au catéchisme avec les générations montantes et dans les discussions avec les générations antérieures ?
- D'un autre côté, la lecture proposée par Spong met à l'aise ceux que les récits traditionnels autour de Pâques font douter ou même qui les rejettent complètement.
- Besoin de revenir sur la formule utilisée par Spong à plusieurs reprises (p. 65 par ex.) : « Jésus a été ressuscité par Dieu, il n'est pas ressuscité. »
- La répétition « selon les Ecritures », la mention du « troisième jour » dans le kérygme rapporté par Paul en 1 Cor 15, sont-elles révélatrices de la nécessité d'une approche midrashique, comme le soutient Spong ?
- Le Seigneur s'est fait voir à Pierre en premier, pas de mention des femmes.
- En même temps que c'est une vraie découverte, la question du midrash continue de préoccuper un certain nombre : comment fonctionne-t-il précisément ? pourquoi l'oubli ou l'ignorance de ce facteur dans l'approche des textes ? cette approche est-elle vraiment reçue par l'exégèse contemporaine ?

Marc

- Visite des femmes au tombeau : l'absence du corps de Jésus ne donne pas la foi.
- Éléments midrashiques évoqués par Spong (p. 74). Pourquoi cela a-t-il été passé sous silence ensuite ?
- Que veut-on dire quand on dit que la résurrection se joue en Galilée ?
- Les disciples et les femmes s'enfuient : fin d'une histoire, constat d'échec, tout le monde retourne à ses occupations.
- Mc essaie de convaincre : il fait donc des rajouts par rapport à Paul.
- L'hypothèse liturgique évoquée par Spong (p. 78-79) n'est-elle pas tirée par les cheveux ?
- Rôle déterminant du contexte communautaire de l'époque où Mc est écrit.
- Il n'y a pas d'homme au tombeau. Marie-Madeleine est dans tous les récits allée au tombeau.

Matthieu

- Caractère déterminant du contexte polémique après la chute du Temple entre juifs orthodoxes et judéo-chrétiens. En particulier dans le complot prêté aux juifs de faire croire à un enlèvement du corps.
- Transformation de l'attitude des femmes par rapport à Mc (elles se prosternent, touchent les pieds de Jésus), dimension cosmique (le tremblement de terre, etc.).

Interventions de Marie-Noëlle en réaction à quelques-unes des questions

Apocalypse = révélation

Le tombeau

Paul ne parle pas de tombeau mais transmet ce que lui-même a reçu que « Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, Il a été enseveli, il est ressuscité le 3^{ème} jour, selon les Ecritures », (1Co.15,3-4) et fait cela dans des termes de la tradition rabbinique (recevoir, garder, transmettre). La mention du tombeau est inutile, des témoins sont encore vivants (1Co.15,6). Paul ne s'intéresse pas à la biographie de Jésus, lui-même n'a pas connu Jésus vivant. Il pense ainsi que ceux de sa génération que le retour du Seigneur est imminent. En attendant » Il fallait regarder les choses d'en haut ».

Marc écrit dans les années 65/70, sans doute à Rome. Pendant une quarantaine d'années des traditions orales se sont formées, des pratiques liturgiques, et des catéchèses, Les témoins sont morts et l'on éprouve la nécessité d'écrire la foi de la communauté. Des questions autour de la réalité de la résurrection se posent; pour être ressuscité, il faut montrer que Jésus est bien mort et qu'il a été mis dans un tombeau fermé par une lourde pierre. Le jeune homme vêtu d'une robe blanche (personnage céleste qui fait référence aux visions apocalyptiques, ce qui explique la crainte des femmes) qui annonce « Dieu a ressuscité Jésus » fait envoyer les disciples en Galilée. Il n'y a pas d'apparition consécutive. Le tombeau vide n'est pas une preuve de la résurrection, mais la preuve qu'il est bien mort. La preuve de la résurrection est celle que donne la communauté chrétienne en apportant au monde la Parole confiée aux disciples.

La communauté de Matthieu vit des affrontements violents avec la communauté juive. Il s'agissait de contrer les attaques des juifs contestant la mort de Jésus et la réalité de la résurrection. En scribe juif maniant bien le midrash Matthieu développe le récit de Marc en ajoutant des épisodes : gardes au tombeau, apparition aux femmes. Jésus lui-même apparaît aux femmes qui portent la nouvelle à Pierre et aux disciples. Le tombeau vide est devenu une preuve de la résurrection.

Midrash *journal* « La croix » 21/22 octobre 2017.

C'est un terme hébreu qui signifie « rechercher, examiner ». Il s'agit d'une méthode d'exégèse et d'interprétation élaborée par les rabbins pour aller au-delà du sens littéral du texte biblique et en dégager le sens profond. Les rabbins qui connaissaient le texte biblique par cœur et considéraient son unité comme fondamentale, « *avaient dressé la liste des apparitions de chaque mot qui leur permettaient d'établir des concordances entre les différentes apparitions de ces mots mais également des événements, thèmes...* »

Cette littérature, qui s'étend depuis la chute du second temple (70) jusqu'au 14^{ème} siècle influence aussi le christianisme, et l'islam, Le Coran rapportant des récits bibliques dérivés du midrash.

Midrash d'après J.S Spong

« Le midrash est la façon juive de dire que tout événement à célébrer dans le présent, doit être d'une façon ou d'une autre rattaché à un épisode sacré du passé ».p.24. » « C'était une façon de penser mythologiquement des dimensions du réel pour lesquelles le langage du temps et de l'espace est tout simplement inadéquat ? C'était une façon de réunir des mots et des concepts rationnels autour de ces instants où l'éternité a fait irruption dans la conscience des hommes et des femmes qui vivent dans le temps » p.32

C'est en fait la possibilité d'exprimer l'indicible de toute expérience spirituelle.

Résumé des interventions faites en réaction à quelques-unes des questions (Loïc de Kerimel)

« Mort pour nos péchés » : l'impasse de l'approche sacrificielle

- Cf. ce que dit Spong (p. 64) : « L'image de Jésus en tant que victime expiatoire punie à ma place prendra une place centrale dans l'histoire chrétienne, jusqu'à ce que les éléments sadomasochistes de cette théorie soient mis à jour. »
- C'est René Girard qui a le mieux approché la question (*La violence et le sacré*, 1972, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, 1978, *Le bouc émissaire*, 1982, etc.) Traditionnellement les religions sont sacrificielles : elles fabriquent du sacré moyennant le sacrifice d'une victime considérée comme responsable des violences et des désordres qui règnent dans le groupe (voir Sophocle, *Œdipe-roi* ou encore : « Qu'un seul homme meure pour tout le peuple », Jn 11,50).
- A partir des prophètes d'Israël et avec Jésus (ainsi que dans les grandes réformes religieuses ou philosophiques : Socrate, Bouddha, etc.), de grands sages et spirituels dénoncent le mensonge sacrificiel : la victime est innocente, c'est la violence qui est en chacun de nous (le jeu de ce que Girard appelle le « désir mimétique ») qui est à l'origine des sacrifices. La sortie de la violence n'est possible que moyennant la conversion intérieure de chacun-e et le choix résolu de la non-violence.
- Cf. Pagola, *Jésus, approche historique*, 2013 : « [Jésus] n'a pas envisagé sa mort dans une perspective sacrificielle, comme un sacrifice d'expiation offert au Père. [...] Il n'avait pas établi de rapport entre le Royaume de Dieu et les pratiques liturgiques du Temple, il n'avait jamais envisagé son service du projet de Dieu comme un sacrifice rituel. Il aurait été étrange que, pour donner un sens à sa mort, il ait eu recours à la fin de sa vie, à des catégories procédant du monde de l'expiation. [...] Le Père n'a aucun besoin d'anéantir qui que ce soit pour son honneur. Son amour envers ses fils et ses filles est gratuit, inconditionnel » (p. 364).

Problèmes de traduction

- Spong utilise à plusieurs reprises la formule : Jésus a été ressuscité (par Dieu), il n'est pas ressuscité (p. 65, par ex.). En français, il y a équivoque. En grec les choses sont plus claires. Le verbe utilisé le plus souvent est *ègeirhè* (3^e pers. sing. aoriste passif du verbe *egeirô* qui veut dire se réveiller, se lever). L'habitude est de traduire « il est ressuscité » ou « il s'est réveillé » (Mc 16,6) là où il faudrait litt. traduire : « il a été réveillé », « il a été ressuscité ». Cf par exemple la note de la TOB à propos de Mc 16,6 (soulignant que le verbe utilisé est au passif) et Phil 2 : « Il s'est vidé de lui-même... c'est pourquoi Dieu l'a exalté... »
- Très curieusement, p. 77, Spong commet une erreur en disant dans le ch. sur Mc que « il a été ressuscité » est devenu « il est ressuscité », suggérant que « le pouvoir de ressusciter résidait en Jésus lui-même ». Or le verbe utilisé dans le v. sur lequel il se base (Mc 16,6) est à nouveau *ègeirhè*, qui, encore une fois, est à la voix passive et pas à la voix active.
- La propension à considérer que la résurrection pourrait être un pouvoir que Jésus aurait eu sur lui-même de « se ressusciter » lui-même ne pourra naître qu'après que l'on aura supposé une sorte de continuité physique entre le Jésus ante mortem et le Jésus post mortem (cf. l'apparition à Thomas dans Jn 20,27) : comme si la mort n'avait pas totalement privé Jésus de pouvoir sur lui-même, comme si donc il pouvait ne pas totalement mourir.

Corps « psychique », corps « pneumatique » (1 Cor 15,44)

- Dans la discussion de Paul avec les Corinthiens, il faut avoir présent à l'esprit l'idée que pour un grec de cette époque (cf. le discours sur l'aréopage à Athènes dans Ac 17) il est absolument inconcevable que quoi que ce soit de la chair et du sang, autrement dit de tout ce qui est corruptible, intègre le monde divin et donc ressuscite.
- C'est pourquoi Paul met au point au ch. 15,42 et s. la distinction un peu énigmatique entre corps « psychique » (la TOB traduit « animal ») et corps « pneumatique » (« spirituel »). Je trouve dans *Le nouveau testament interlinéaire grec-français* (Alliance biblique universelle), la traduction très parlante « corps régi par soi-même » (avec son mélange de pulsions contradictoires causant le meilleur comme le pire), « corps régi par l'esprit » (complètement en phase avec le divin en lui).
- Le rapprochement qui me vient est avec Gal 3,28 : « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni mâle et femelle » (et non pas « ni homme et femme » comme traduisent ceux qui sollicitent idéologiquement le texte). Or ceci est une allusion directe à Gn 1,27 : « A l'image

de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa » (là encore, pas « homme et femme »). « Mâle et femelle » est une allusion au fond d'animalité (le « psychique ») qui demeure en l'humain (cf. André Wénin, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain*, Cerf, 2007, p. 39-40) et qui empêche que celui qui est pourtant à l'image de Dieu soit totalement « à sa ressemblance », c'est-à-dire « pneumatique ». La ressemblance suppose d'avoir « revêtu le Christ » (Gal 3,27) : alors il n'y a plus « mâle et femelle » mais des personnes réalisant en elle l'intégralité de l'humain-divin.

Fiche de préparation séance n°3 (M.Noëlle Fabre)

La résurrection John Shelby Spon Chapitres 7 et 8

Chap.7 Selon Luc

Quand Luc écrit son Evangile il existe déjà un certain vécu chrétien : le rassemblement du dimanche et l'eucharistie, lieu de la rencontre du Seigneur ressuscité et vivant. L'orientation vers les Gentils et le monde païen est définitive. Luc ne connaît pas le midrash juif aussi bien que Matthieu, mais il sait comment fouiller l'Ancien Testament.

Rôle du tombeau vide chez Luc ? Différences avec Mc et Mt. L'annonce par le(s) ange(s) est-elle semblable ?

Les apparitions du ressuscité : nombre d'apparitions ?, où se passent ces apparitions ? L'apparence du ressuscité est-elle la même que dans Mt ? Comment se fait-il reconnaître ? Pourquoi le ressuscité renvoie-t-il aux Ecritures ? En quoi consiste la Mission ? Quelles différences par rapport à Mt.

La séquence : résurrection, ascension et envoi de l'Esprit Saint n'existe pas chez Mt .

Question : Comment la compréhension de la résurrection a-t-elle évoluée ? Pourquoi Luc a-t-il rajouté des éléments, est-ce une invention pour rendre son récit cohérent ou cela a-t-il une signification ?

Chap.8 Selon Jean

Jean écrit 70 ans environ après les événements. On s'éloigne dans le temps. Jean écrit dans la foi et pour la foi. Il s'adresse à une communauté. Certains passages semblent faits pour raffermir la foi de la communauté ecclésiale : apparitions à Thomas, Emmaüs.

Noter les différences et les ressemblances avec Lc et Mt (séquences mort, résurrection, ascension, don de l'Esprit), ainsi que l'importance que prend la séquence de l'embaumement avec un autre témoin : Nicodème.

Le ressuscité apparait lui-même au tombeau, il n'y a pas d'ange. Comment est l'apparence du ressuscité ? Les apparitions sont-elles les mêmes que chez Lc ? chez Mt ?

L'apparition à Marie : noter le vocabulaire, l'importance de la séquence.

Quelle est la place de Pierre ? de Marie-Magdeleine ?